

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA SÉNE 333
MÉTROPOLITAIN

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



STEEPLE-CHASE

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étuve - 12

A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :

La ligne fr. » 25

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 50

On traite à forfait.

LA PROPOSITION DES VINGT

Cette année, les huitres d'Ostende sont exquises, mais les membres de l'Association libérale (sic) de Liège sont déplorablement mauvais. Tous les jours, ils s'ingénient à forger des propositions tantôt gaies, tantôt tristes, mais destinées — toujours — à troubler le sommeil des bons gros rats doctrinaires qui se sont cantonnés dans le fromage à la crème du libéralisme liégeois.

Ces pauvres rats n'en reviennent pas. Eux, qu'on avait laissé si tranquilles!

Il est vrai que l'étonnement des rats n'empêche pas ceux-ci de défendre vigoureusement leurs positions contre les affamés qui voudraient avoir aussi une part du fromage.

A chaque proposition nouvelle, les rats s'entendent pour que l'un d'eux vienne, par une proposition insidieuse quelconque, embrouiller la discussion; les réformateurs de l'association perdent alors la carte, ne comprennent plus où l'on en est, et pendant qu'ils s'agitent en désespérés, leurs adversaires font voter à la vapeur un ordre du jour quelconque, auquel personne ne comprend rien, mais qui, invariablement, entraîne le rejet de toute proposition entachée de progressisme.

Les progressistes, du reste, paraissent tenir surtout à prouver qu'ils ne songent pas à faire pâlir la réputation du stratège de Moltke. Il n'y a guère que leur parfaite bonne foi qui puisse égaler leur... (soyons gracieux) leur simplicité. Invariablement, ils se trouvent désarmés complètement, après chacune de ces manœuvres, auxquelles les doctrines les ont cependant habitués. On dirait vraiment, à voir leurs airs ahuris, que c'est « la première fois qu'à arrive! », comme dit la chanson.

Dimanche encore ils ont été roulés avec une grâce incomparable.

Dieu sait cependant quelles concessions les pauvres gens avaient fait pour avoir la paix. Ils ne l'ont pas eue: on l'a leur a fait ficher. En vain le pauvre Charles-l'Indécis est-il venu donner lecture des atténuations qu'il avait fait subir à la proposition révolutionnaire des «vingts». Le tronçon de proposition, la prière adressée à la Fédération libérale, d'examiner la question de savoir s'il n'y a pas lieu de supprimer l'article 4 «a encore paru excessive à nos maîtres. M. Fabri-Rossius (quo je trouve plus amusant quand il chante) a clairement défini le programme de son parti. Si vous avez d'autres aspirations que les nôtres, a-t-il dit aux progressistes stupéfaits, gardez vos aspirations pour plus tard!

A la bonne heure, au moins, avec ce gaillard-là, on sait à quoi s'en tenir.

«Faites ce qui me plaît, et f.... moi le camp».

Voilà, admirablement résumé par M. Fabri-Rossius, le programme gouvernemental de «l'illustre enfant de Liège.»

Après M. Fabri-Rossius, c'est M. Demblon qui a pris la parole: son discours étant absolument honnête, quant au fond, et très littéraire dans la forme; il va de soi que le Journal de Liège n'y a rien compris.

Par exemple ce qu'il a compris, le bon Journal, c'est ce discours exquis de cet instituteur des campagnes (de Herstal). Ce bon M. Cattoul a été couvert de fleurs, comme autrefois le bœuf gras, le jour du mardi idem. Le Journal et Cattoul se congratulent, quel sujet pour un peintre d'historiens... à dormir debout

Cattoul, du reste, a bien mérité l'estime du Journal. Il a déclaré, dans un langage élevé et correct qui a dû plaire à Charles-Auguste, que l'article 4 avait sauvé nos écoles dans les campagnes. Les campagnes de Herstal s'entend. Cela a suffi paraît-il — toujours d'après le Journal — pour enfoncer la proposition. Possible. Seulement, ce qui est

enfoncé, mieux encore que la proposition, c'est ce bon M. Cattoul lui-même.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire que quelqu'un ait pu surnager avec un éloge du Journal gaga sur la conscience.

C'est trop lourd.

NIHIL.

P.-S. — Il me revient à l'instant que M. Cattoul sollicite une place d'inspecteur cantonal.

J'aime à croire que la rude franchise de cet excellent instituteur n'attirera pas, sur celui-ci, la rançune de nos députés, et que M. Cattoul sera nommé haut la main.

Il l'a bien mérité.

TOUJOURS LUI!

Ce bon Zizi est inépuisable.

L'autre jour, dans son cabinet dont il avait fait défendre la porte « parce qu'il avait à travailler », notre héros lisait le *Gil Blas*.

Un écho vint mettre son esprit en éveil :

«On devrait bien expulser de France cette anglaise qui cause tant de troubles à Montceau-les-Mines et ailleurs.

— Quelle anglaise ?

— Tiens Lady Namite.»

Tel était l'écho.

— Succulent! s'écrie Zizi.

Et en arrivant à la Renaissance, il s'écrie en s'adressant à Scheffer :

— Eh bien, dites donc vous, qui êtes français, que pensez-vous de cette anglaise qui fait tant de bruit dans votre pays.

— Quelle anglaise ?

— Tiens, c'est bien malin, Miss Namite sans doute.

Le monde où l'on s'en...gueule.

(Comédie de mœurs politiques.)

Personnages : Magister, Charles-l'Indécis, Fabri-Rossius, Lefranc, Léchard.

Claqueurs, orateurs, membres de l'Association, présidents de Sénaats; Messieurs et Dames des chœurs.

Magister. — Messieurs, la séance est ouverte.

Nous avons d'abord à délibérer sur la proposition suivante, déposée par vingt membres de l'Association :

«L'Association libérale de Liège émet le vœu, de voir les représentants et sénateurs de l'arrondissement, proposer au Parlement que dorénavant deux et deux feront quatre.» (Profonde sensation.)

Messieurs, mes sentiments personnels n'ont rien à voir dans cette proposition, que je me permettrais seulement de qualifier de profondément ridicule.

La parole est donnée à M. Charles-l'Indécis, pour développer la proposition.

Charles-l'Indécis. — Messieurs, ce n'est pas, vous le croirez sans peine, sans hésitation, que j'ai accepté la mission de défendre une proposition qui pourrait être rejetée. Tout mon passé est là pour l'attester; je n'ai pas l'habitude de troubler l'union du parti, et mon plus vif désir est d'arriver à fonder toutes les nuances du libéralisme liégeois en une seule: la mienne.

Cependant, Messieurs, je me suis décidé à défendre la proposition, quand je me suis rappelé que naguère encore je combattais, à cette même tribune, l'erreur — respectable assurément — de ceux de nos amis politiques qui persistent à croire que deux et deux font cinq.

Si nous nous reportons aux temps les plus anciens, nous verrons que dans tous les pays libres, il a toujours été admis que deux et deux font quatre.

Il convient que dans notre pays qui s'honore de posséder les plus libres institutions de l'Europe, (*Brabançonne* à l'orchestre), on ne persiste pas plus longtemps dans une erreur qui pourrait mettre en péril la sécurité de l'État (Vive émotion dans la salle).

Je dois ajouter, Messieurs, que — afin de ne pas froisser les hommes extrêmement intelligents et honnêtes qui nous représentent — j'ai proposé aux signataires de la proposition d'y apporter la modification suivante :

«L'Association libérale de Liège — tout en admettant qu'il est parfaitement juste et légitime de croire que deux et deux font cinq — se permet de prier ses mandataires d'avoir l'extrême obligeance de vouloir bien se donner la peine d'examiner la question de savoir s'il ne pourrait pas y avoir lieu de se demander si deux et deux font bien réellement cinq.»

J'espère, Messieurs, que les députés, les sénateurs, les membres du bureau et les journaux des diverses nuances du libéralisme, voudront bien reconnaître que, tout en sauvegardant mes principes, j'ai fait les plus sérieux efforts pour arriver à concilier toutes les opinions.

M. Fabri-Rossius. — Messieurs, après le discours que vous venez d'entendre, je pourrais assurément me taire et mes amis, j'en suis sûr, ne demandent pas mieux que de se rallier à l'amendement de M. Charles-l'Indécis — qui est décidément un jeune homme dont nous ferons quelque chose. Seulement, comme j'avais préparé une improvisation que je tiens à placer, je me vois forcé de combattre la proposition, sans même m'occuper de l'amendement. Si vous trouvez, dans mon discours, quelques arguments qui n'ont plus de raison d'être en présence de la recul... pardon! de l'amendement proposé par M. Charles-l'Indécis, j'espère que vous voudrez bien m'excuser en songeant que mon discours étant écrit, il m'est impossible d'y rien changer — mon passage au Parlement n'ayant que très peu développé mes dispositions naturelles pour l'art oratoire.

Cela dit, Messieurs, j'aborde franchement la question.

Deux et deux font quatre, dit-on. Qui le prouve? Pourquoi deux et deux feraient-ils quatre alors que nous voyons tous les jours nos hommes les plus éminents — et notamment l'illustre enfant de Liège — faire leurs calculs sur cette base: Deux et deux font cinq! Pourquoi venir jeter dans nos rangs ce nouveau brandon de discorde? Pourquoi contrarier nos chefs qui préfèrent que deux et deux fassent cinq? C'est là, Messieurs, j'ose le dire, de l'opposition systématique.

Je sais bien, que dans cette assemblée, il se trouve des esprits aventureux, prêts à lancer notre pays dans les plus folles équipées, qui démontrent, preuves en mains, que deux et deux font quatre, mais à ce point-là je dis: Gardez vos démonstrations pour plus tard! Nous n'avons que faire de vos démonstrations. Nous avons les places, qu'est-ce que le libéralisme peut désirer de plus!

Je crois l'avoir démontré, Messieurs, la proposition est injuste, elle est inopportune, mais je vais plus loin, elle est grossière, car cette mise en demeure adressée à nos députés...

Charles-l'Indécis. — Mais, depuis l'amendement, la mise en demeure n'est plus dans la proposition!

M. Fabri-Rossius. — Ça m'est égal, elle est toujours dans mon discours! Cette mise en demeure adressée à nos députés constitue, j'ose le dire, la plus suprême inconvenance dont des hommes politiques puissent se rendre coupables.

Charles-l'Indécis. — Mais, sacrebleu! puisqu'elle n'y est plus, la mise en demeure.

M. Magister. — Pas d'interruptions, s'il vous plaît, respectez l'orateur. Depuis que j'ai l'honneur de présider à vos débats, j'ai toujours eu à cœur de maintenir la complète liberté de la tribune et j'entends en agir de même quand j'occupe ce fauteuil pour la dernière fois.

Achievez votre morceau, s'il vous plaît, M. Fabri-Rossius.

Fabri-Rossius. — Je donne mon ut et je termine, Monsieur le Président.

Messieurs, je me résume.

La proposition est injuste, elle est inopportune, elle est blessante pour nos députés et nos sénateurs. Aussi, je convie l'assemblée à éteindre ce brandon de discorde en votant l'ordre du jour suivant :

«L'assemblée ayant pleine confiance dans l'arithmétique, passe à l'ordre du jour.» (Bruit applaudissements au banc de la claque.)

M. Magister. — Messieurs, nous voterons d'abord sur l'ordre du jour de M. Fabri-Rossius, mais il est bien entendu que si cet ordre du jour est adopté, la proposition amendée par M. Charles-l'Indécis est rejetée de fait.

M. Lefranc. — Mais cela n'est pas possible, c'est déplacer la question. Nous avons confiance dans l'arithmétique puisque c'est sur elle que nous nous basons pour démontrer que deux et deux font quatre.

M. Léchard. — Je proteste, au nom des campagnes, contre ce qui vient d'être dit par mon collègue de Liège.

Je suis instituteur, Messieurs, eh bien, si je suis parvenu à conserver de nombreux élèves dans ma classe, c'est parce que j'ai toujours eu soin de ne pas affirmer que deux et deux font quatre — ce qui n'aurait fait qu'indisposer contre moi et mon enseignement, les parents qui ne savent pas compter.

Tels sont, Messieurs, les vrais principes de l'enseignement et je compte bien les

faire appliquer dans toutes les écoles de mon canton, si le gouvernement, dont je suis heureux d'être le soutien en cette circonstance, veut bien songer à moi pour la place d'inspecteur, vacante en ce moment.

Un président de Sénat. — Voilà la vérité.

Le Chœur. — Bravo!!!

M. Magister. — Messieurs, nous allons passer au vote sur l'ordre du jour de confiance proposé par M. Fabri-Rossius.

Plusieurs voix. — Mais ça n'est pas possible. Vous ne pouvez pas nous forcer à émettre un vote de défiance contre l'arithmétique!

M. Magister. — Messieurs, c'est la tradition qui veut ça.

Une voix. — La tradition doctrinaire!

M. Magister. — Silence, Messieurs. Je mets la proposition de M. Fabri-Rossius aux voix.

Charles-l'Indécis. — Dans ce cas, je retire la mienne.

M. Lefranc. — Moi aussi!

M. Magister. — Alors, nous n'avons plus qu'à nous en aller.

La séance est levée.

Le Chœur. — Vive le libéralisme! Ah bas la calotte!

Le Régisseur (dans la coulisse). — Comparse, baissez le rideau, la pièce est finie!

CLAPETTE.

MESQUINERIE.

Le Cercle l'Avant-Garde, groupe socialiste de fondation récente, avait organisé, pour dimanche dernier, en la salle de la Société de Gymnastique, une conférence où devaient se faire entendre deux orateurs de Verviers et de Bruxelles.

Les affiches étaient placardées dans toute la ville et des quantités de prospectus avaient été distribués dans tous les cafés.

Le soir, quelle ne fut pas la stupéfaction des personnes qui se proposaient d'aller écouter les deux orateurs socialistes, en lisant une affiche apposée sur la porte du local de la Société de Gymnastique, par laquelle le Comité organisateur annonçait au public que la conférence n'aurait pas lieu. La Société propriétaire de l'immeuble avait refusé, au dernier moment, la jouissance de la salle, laquelle cependant avait été régulièrement louée et, qui plus est, payée.

Vraiment, où la politique va-t-elle se nicher?

Et puis, est-ce assez mesquin?

Sans même vouloir nous occuper de la couleur du Cercle organisateur — nous nous permettons de trouver roides les procédés de la Société propriétaire de la salle où pérorait, dimanche dernier, «l'éloquent» M. de Rossius.

L'INONDATION.

Il pleut, il pleut, il pleut toujours!

Les eaux montent, montent, montent!

La Meuse et l'Ourthe, comme hier ces femmes de ma connaissance, sortent de leur lit pour aller rendre visite à des voisins.

L'inondation!

Mais n'y sommes-nous pas habitués.

Aujourd'hui, de mes fenêtres, je vois un lac qui couvre Angleur et les environs.

J'ai une autre jouissance; sans payer ni plus ni moins de charges locales que les habitants de la rue Léopold ou de la place St-Lambert, j'ai le plaisir de voir ma rue, en été, représenter un pré verdoyant et lors des grandes eaux un lac poétique. A l'inverse des noces de Cana, dans ma cave l'eau remplace le vin.

Et quelle eau!

Hé bien! je ne me fâche pas, je ne me fais pas de mauvais sang.

La pluie... et nos ingénieurs me mettent à même de jouir d'un spectacle qu'il n'est donné qu'aux grands voyageurs de voir. Je suis en pleine mer.

Et je réfléchis.

Il y a une autre inondation plus terrible en Belgique.

C'est celle des couvents.

Quand les eaux se seront retirées de ma cave, mon vin de Bourgogne n'en vaudra que mieux et ma servante, avec quelques voies d'eau, aura nettoyé les pavés.

Mais l'autre inondation... celle des courants; rien ne l'arrête, rien ne nous en préserve; elle gagne la Belgique et finira par la couvrir entièrement.

Voilà l'inondation contre laquelle on devrait aviser et prendre des précautions. C'est là la véritable inondation.

FIX.

A Coup de Fronde.

Peints par eux-mêmes.
Ça se passe à la Chambre.
M. Tesch parle.

« Mais ce que je dis est bien clair et je ne conçois pas qu'on ne comprenne pas dans une Chambre qui compte cependant des membres intelligents. »

Oh, si peu !

LITTÉRATURE.

Parmi les revues littéraires que nous aimons à signaler, il y en a peu qui puissent rivaliser avec la *Tribune Littéraire*, organe de l'Académie des *Muses Périgourdines* de Bergerac. C'est une revue de luxe bien que peu coûteuse, car l'abonnement n'est pour la France que de 8 francs par an.

Outre des articles littéraires, des poésies, des critiques, des comptes-rendus, chaque numéro mensuel de la *Tribune* donne le portrait et la biographie d'une célébrité.

C'est ainsi que les derniers numéros ont donné les portraits *grand format* et les biographies de Victor Hugo, Lamartine, Joséphine Saullary, Claretie, Lachambaudré, etc.

L'Académie des *Muses Périgourdines* ouvre de brillants concours pratiques, dont nous donnerons les programmes et auxquels nous engageons nos littérateurs à prendre part.

F.

SIMPLE HISTOIRE

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, j'annoncerai aux lecteurs que Fortunio, auquel des occupations multiples ne permettent pas en ce moment de collaborer au journal, que Fortunio était en villégiature à Heyst, tandis que notre collabo Z. ne quittait pas Liège.

Les deux copins qui ne s'étaient jamais vus et qui ne se connaissaient que par leurs articles, ont dernièrement échangé la correspondance suivante :

Fortunio à Z.

Heyst, 10 août 1882.

Mon cher Z, merci ! Merci mille fois de votre gracieux envoi et surtout de la dédicace; si tous les collabos du *Frondeur* en faisaient autant que vous, j'en serais bien heureux. En tous cas, merci ! et tout à vous.

FORTUNIO.

Z à Fortunio.

Liège, 10 août 1882.

Estimé collabo. Ma surprise a été grande ce matin en recevant votre pli. Votre attention me touche profondément. Je vous écrirai plus amplement un de ces jours. Merci encore.

Votre dévoué, Z.

Fortunio à Z.

Heyst, 12 août 1882.

Mon cher Z. Je ne comprends pas du tout votre lettre d'avant-hier et j'ignore complètement ce qui peut vous avoir causé une surprise. Un mot à ce sujet et bien à vous.

FORTUNIO.

Z à Fortunio.

Liège, 12 août 1882.

Mon cher collabo. Je ne conçois pas vos remerciements. Ne s'adressaient-ils pas à un autre qu'à moi ? Salutations cordiales Z.

Fortunio à Z.

Heyst, 14 août 1882.

L'ami Z. Vous ne comprenez pas ma lettre d'avant-hier, dites-vous, mais je vous l'ai écrite pour vous remercier de votre charmant portrait que vous m'avez envoyé; l'avez-vous oublié déjà ? Salut.

FORTUNIO.

Z à Fortunio.

Liège, 14 août 1882.

Mes remerciements s'adressent bien à vous. Primo pour votre portrait, secundo pour la dédicace; encore une fois merci ! Z.

Carte postale de Fortunio à Z.

Vous fichez-vous de moi, Z ? Je ne vous ai pas envoyé mon portrait, mais j'ai reçu le vôtre.

Carte postale de Z à Fortunio.

Vous me la faites à l'oreille Fortunio, elle est mauvaise la blague ! Je n'ai jamais fait tirer ma binette et par conséquent vous ne pouvez pas avoir ma photographie. Salut.

Z.

Carte postale de Fortunio à Z.

Z. Il est plus que temps que nous réglions cette affaire, cette insinuation, cette blague qui dure depuis huit jours. Demain j'arrive à Liège et vous attendez au café Charlemagne à midi précis.

Le lendemain, en effet, Fortunio arrivait au Charlemagne et allait vers un individu qui lisait tranquillement le journal.

— C'est lui, se dit-il. Et s'avançant.

— Comment cela va-t-il, Z ?

— Z ? mais, monsieur, je ne vous connais pas !

— Allons donc, ne la continuons pas celle-là. Je suis Fortunio, votre collaborateur au *Frondeur*.

— Moi, écrire au *Frondeur*. Je le lis, mais écrire dans un... En ce moment entrait Z et s'adressant au lecteur déjà apostrophé par Fortunio.

— Ah ! pendar va, indigne farceur...

— Monsieur, dit l'homme en se levant pendant que Fortunio contemplant cette scène à laquelle il ne comprenait rien, vous me rendez raison de ce que vous me dites là ! Vous vous êtes sans doute donné le mot avec ce monsieur pour m'embêter, mais je ne le souffrirai pas !

— Elle est bonne celle-là, reprit Z ; tu es Fortunio.

— Mais qui êtes-vous, s'écrie Fortunio.

— Mais, mais Z !

— C'est pas possible ! Le voilà, reprend Fortunio en montrant le consommateur ahuri; j'ai son portrait, et toi de Fortunio, c'est lui !

— Vous n'êtes pas Fortunio, dit Z. en se fâchant. Voilà le vrai Fortunio, c'est le brave homme qui est à côté de vous et j'en suis certain, puisque j'ai son portrait.

— Mille tonnerres, tonna le pauvre homme qui n'était ni Fortunio ni Z, vous avez des portraits de moi ? Montrez-les donc !

Les portraits parurent sur la table. C'étaient les deux mêmes, les portraits du consommateur en question !

Epalement général des trois personnes en présence.

On reconnaît que c'est une farce, on veut discuter, on s'embrouille, on cherche la vérité, on s'embourbe et patati et patata.

En fin de compte j'avais encore deux portraits, les deux mêmes, l'un à Fortunio et l'autre à Z., avec une dédicace signée du nom de l'un et l'autre du nom de l'autre; c'était la photographie d'un paisible rentier habitué du Charlemagne et qui s'était fait photographier chez un de mes amis.

Fortunio en a attrapé la fièvre; quant à Z., il en est tellement malade, que je le suppose de voir m'envoyer sa lettre de faire part de décès un de ces jours. MAX.

La Semaine théâtrale

Théâtre Royal.

Bonne représentation de *Faust* dimanche. Ainsi que nous le prévoyions, M. Duchesne est un Faust très séduisant. La voix n'était pas bien pure, dimanche dernier, mais M. Duchesne a néanmoins chanté en artiste. Dans la scène du jardin, il a partagé avec M^{me} Donadio — qui fait merveille depuis qu'elle a résilié — les honneurs du rappel. Rarement, du reste, nous avions entendu chanter le duo d'amour avec un aussi grand art, avec un sentiment aussi juste. Très applaudie dans Siebel, M^{lle} de Villeraie continue à posséder la faveur du public — en dépit de quelques grincements trop zélés. M. Nury s'est montré comédien élégant dans *Faust* comme dans *Si j'étais Roi*. M. Conte — n'en parlons plus !

Dans *Si j'étais Roi*, M. Duchesne a été moins bon que dans *Faust* et *Roméo*. Cet artiste, habitué surtout à chanter les rôles héroïques, se trouve un peu dépaycé dans l'opéra comique, vieille manière.

L'orchestre continue à marcher on ne peut mieux.

Judi dernier, ballottage. Deux artistes refusés sur trois.

Demain nouveaux débuts.

Théâtre du Gymnase.

La Maîtresse légitime. Un succès. M. Marin s'est montré très remarquable dans Dalesme. M. Chambéry a eu également grand succès. Tous les autres rôles sont très convenablement tenus. Nous y reviendrons.

Pavillon de Flore.

Notre chroniqueur ayant disparu, nous ne pouvons parler en connaissance de cause du théâtre de la rue Surlat. On nous assure que la *Boite à Bibi* a eu grand succès. Nous je croyons sans peine.

LA BELLE MADAME PATTE

La conversation qui va suivre a eu lieu, il y a quelques jours, pendant un entr'acte, au café de la Comédie à Cambrai.

Cambrai (Nord), chef-l. d'arr.; sur l'Escaut. 24 kil. S.-E. de Douai. 20.846 hab. Evêché, tribunal de première instance. Forte citadelle. Cathédrale. Hôtel de ville. Bibliothèque. Toiles renommées. Linons.

Dentelles. Mégisseries. Huiles... Cambrai, dis-je, contient depuis vingt-cinq ans dans ses murs, des Français l'épouvantable écueil, comme s'écrie Boiteau, contient qui ? mon pauvre ami Joseph Le Cateau, troisième clerc de M^e Gluâtre, notaire.

J'étais venu passer une semaine dans la famille de ce brave Le Cateau, histoire de troubler les habitudes de plusieurs honnêtes gens de province.

Ceci vous explique comment je pouvais me trouver en compagnie de Joseph, il y a quelques jours, attablé au café de la Comédie, pendant un entr'acte. Nous épuisions la coupe des plaisirs !

Joseph n'était pas gai. Un chagrin secret semblait le ronger jusqu'à l'os. En vain je m'efforçais de le distraire au moyen d'anecdotes. Son front restait couvert de nuages.

« Voyons Le Cateau, qu'as-tu ? Toi si joyeux jadis ? Quel sombre mystère me caches-tu ? Serais-tu amoureux, par quelque infernal hasard ?

— Hélas ! soupira Joseph.

— Si j'en crois le *han* douloureux que tu pousses, j'ai mis en plein dans le mille. Tu es en proie à une passion. Monstreuse, peut-être ? Allons, Le Cateau, soulage-toi. Ouvre-moi ton âme ! Tiens, voilà ma main ; tiens voilà mon cœur.

— Hélas ! murmura de nouveau l'infortuné Joseph.

— Qui diable, dans cette ville aimable comme un pique-nique de cerceaux, a pu t'inspirer des sentiments aussi particuliers ? Le Cateau, ne fais pas le muet. Réponds à cette question, ô mon ami.

— Et bien !... reprit à voix basse et en rougissant le pauvre garçon poussé dans ses avant-derniers retranchements, eh bien ! oui ! — Oui ! j'aime une adorable créature ; mais hélas ! une créature de bronze ! Un ange... de marbre... Une femme enfin... de pierre...

— C'est toujours ça. Mais je ne vois là-dedans rien de triste. Les charmes qui offrent les duretés combinées du bronze, du marbre et de la pierre sont fort rares. O Le Cateau ! de quoi te plains-tu ?

— Je ne suis pas payé de retour !

— Tartuffe ! c'est impossible ! Toi, un joli garçon ; de l'œil, du mollet, du biceps, vingt-cinq ans... repoussé par une provinciale...

— Elle est mariée !... gémit Joseph.

— Raison de plus ! — Un mari, mais c'est... comme la soupe et le bœuf, pour le militaire... Un peu de rôt, de temps en temps, avec de la salade, cela n'est pas à dédaigner... Et quelle est la dame qui refuse l'œuf que tu pourrais lui offrir, Joseph Le Cateau ?

— Silence !... si l'on nous entendait... Oh ! ces Parisiens !... Ami, reprit en s'approchant de mon oreille, l'amoureux transi, ami, j'aime la belle madame Patte !... chat ! que ce secret meure avec toi... promets-le-moi ?

— La belle madame Patte !...

— Oui, la pharmacienne de la rue des Fromages !

— Ah ! j'y suis. Parfaitement. Elle est donc toujours charmante, cette droguiste ?

— Toujours ! Et je l'aime depuis cinq ans !

— Depuis cinq ans !... Tu es repoussé depuis cinq ans ? Etrange ! oh ! bien étrange !

— Je ne suis pas repoussé, car... elle ne sait rien encore !

— Ah ça, mais... quelle plaisanterie me contes-tu là ?

— Je vais tout te dire.

— Sois bref ; je t'écoute.

— Oui, depuis cinq ans, je me consume pour cette ingrante...

— Dis donc, Le Cateau, si tu supprimais les phrases à effet, hein ? Tu sais, c'est un peu démodé...

— Depuis cinq ans, tous les soirs, pour suivre Joseph, tirant un énorme mouchoir de sa poche velumineuse, depuis cinq ans, je viens me poster, lorsque la nuit tutélaire tombe du firmament, au coin de la rue des Fromages. De cet endroit béni, je puis l'apercevoir, la belle madame Patte, assise dans son comptoir, entourée des attributs de son négoce. Quelquefois, son époux s'installe à ses côtés. Alors je souffre cruellement. Mais mon regard ne peut se détacher de la bien-aimée...

— Et comme ton corps ne peut également se détacher de ton regard, tu restes cloué à ta place.

— Tu l'as dit. Et cela est ma seule joie ! Oh ! la regarder ! Son front pur, — elle se coiffe à la russe, la coquette ? — son front pur sa découpe sur un fond prosaïque de faïences en porcelaine. On lit, comme voltigeant autour de sa chevelure, les étiquettes dorées de ces faïences. A la lueur du gaz, étincellent des mots mystérieusement abrégés, et que je sais par cœur... Tu comprends, cinq ans de regards !... Oh ! ces mots !...

— Si tu les passais ?

— Non, ils brillent à mes yeux et me troublent comme MANÉ, THÉCEL, PHARÉS. A droite près de son oreille délicate, on lit SUBL... POT... NATR... ; à gauche : CHL... CALC... PLOMB ; au-dessus de sa tête adorée, je vois encore : GUM... PAN... GLOSS...

— C'est gai.

— Elle est si belle !... Elle travaille tous les jours. Diligente abeille ! Sa petite main couvre de fleurs brillantes les tissus les plus... Hélas ! cette chère petite main sur laquelle je voudrais poser fougusement mes lèvres, je ne la vois que par instants. Un grand

bocal, honneur de la vitrine, rempli d'une dissolution de sulfate de cuivre, me la dérobe quelquefois. En outre, une espèce de perchoir à oiseaux, aux bâtons duquel sont suspendus des bandages, des chaînes électriques et des colliers de perles pour les enfants, voile aussi cette main si désirée.

— Bon. Mais ne peux-tu, sous un prétexte quelconque, pénétrer dans la boutique, et glisser dans l'oreille de la dame...

— Oh ! tu l'oserais ?... Eh bien, j'ai essayé, moi, de faire ce que tu dis... Tous les mois, à bout de patience, je prends mon courage à deux mains, je ferme les yeux, et tête baissée, je me précipite dans la pharmacie, lorsque le mari est dans son laboratoire.

— Bravo !

— J'entre, rouge, en sueur, tremblant des pieds à la tête, le regard étincelant, et, d'un pas rapide, je m'approche du comptoir. Terrible comptoir ! Il supporte une boîte en fer blanc, sur laquelle est gravé un mot terrible : ZYZYPHUM ! Ce mot me glace.

— Et puis ?

— Et puis, hélas ! mon air bizarre étonne la belle madame Patte... elle sourit... et, — avec qui me torture ! — croyant deviner, à ma rougeur, à mon embarras, à mon silence obstiné, que je viens chercher quelque remède ridicule qu'on est bien aisé de ne pas demander à une jeune dame.

— Je comprends.

— Oui ; la belle madame Patte se hâte de s'éclipser, en me jetant malicieusement ces paroles : — Je vais avertir monsieur Patte ! et je reste, anéanti, les yeux rivés sur le fameux zyzypum de la boîte. Et quand le mari me demande, toujours en souriant, ce qu'il y a pour mon service, j'articule péniblement, la mort au cœur : « Donnez-moi quatre sous de zyzypum ! »

— Et tu remets alors, pauvre Le Cateau, la suite au prochain numéro.

— Oui, continua Joseph, et je me sauve, avec mes quatre sous de pâte de jubube, béchique, pectorale et stomachique... Mais cela ne me calme pas !... Et voilà cinq ans que je meurs d'amour pour la belle madame Patte.

— Au moment où j'allais consoler mon ami, on sonna, autour du théâtre, la clochette d'avertissement. Nous rentrâmes dans la salle.

ERNST D'HERVILLY.

12, rue de l'Étuve, 12
CARTES DE VISITE
SOIGNÉES
Typographie, 1-75 — Lithographie, 3-50

Théâtre Royal de Liège
Direction Edmond Giraud
Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 h.
Dimanche 26 novembre 1882.

Représentation extraordinaire avec le concours de M. DUCHESNE, 1^{er} ténor de l'Opéra comique de Paris.
4^{es} débuts de Mlle Renée Rizzio, 1^{re} chanteuse légère en tous genres ; M. Augier, 1^{er} basse d'opéra-comique.

Première représentation de
LA TRAVIATA
Grand opéra en 4 actes de Verdi.

On commencera par
Le Chalet
M. Augier débute par le rôle de Max.

Théâtre du Gymnase
Direction Ed. GIRAUD.
Bur. à 6 h. — Rid. à 6 1/2 h.
Dimanche 26 Novembre 1882

DALILA
Pièce en 5 actes et 6 tableaux, d'Octave Feuillet.
On finira par :

LA BOULE
Comédie en 4 actes du Théâtre du Palais-Royal

Théâtre du Pavillon de Flore
Direction Isidore RUTH.
Bur. à 6 h. — Rid. à 6 1/2 h.
Dimanche 26 novembre 1882

Succès sans précédent
LE PETIT NORBERT
Le prodige du XIX^e siècle.

LA BOITE A BIBI
Vaudeville en 3 actes.

INTERMÈDE
Par M^{lles} Brévannes, M^{lle} Molivier, Vaunel et le petit Norbert.

La Petite Marquise
Comédie en 3 actes.

Lundi 27 novembre 1882

Le petit Norbert. — *La Boite à Bibi*, vaudeville en 3 actes. — *La part du fou*, pièce inédite en un acte. — Grand intermède. — *Une fille terrible*, vaudeville en 1 acte.

Priz des places : Fauteuils d'orchestre fr. 2; Parquet, fr. 1-50; Stalles fr. 1. en location 40 centimes en plus, Pourtours et Galerie 75 centimes.

Liège. — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE BICHE

L'enfance



Où Tata prend goût aux chiffons.

Sa noble mère !



Des cli-hô-à-tes !

Au carré



En course pour l'atelier.



Lancée !!!

A Kii-kempois.



Le premier faux pas.



Les Invalides !



Ceux qui paient.

Après quinze ans de Service.



Celui qui reçoit



Partie carrée.

Zig

Vieille-garde !